

Prologue

Forteresse de Massada
Province romaine de Judée, Terre sainte
73 apr. J.-C.

— Ils vont bientôt passer à l'attaque, dit le jeune homme appelé Jean, les yeux remplis de peur.

Son chef, Éléazar ben Yaïr, ne répondit pas. Penché au-dessus du rempart de la forteresse sableuse, qui était perchée sur son immense socle rocheux, il se protégea les yeux du soleil éclatant et observa la scène qui se déroulait bien au-dessous d'eux. Grouillant comme une immense colonie de fourmis au pied de la montagne, les Romains de la légion X Fretensis, qui peinaient dans la poussière et la chaleur suffocante du désert, avaient pratiquement terminé la construction de l'immense rampe en pierre.

Éléazar savait au fond de lui que Jean avait raison. Le siège de la forteresse allait bientôt prendre fin. Dans quelques heures tout au plus, il ne leur resterait plus qu'à regarder, impuissants, les colonnes de soldats, leurs armures et leurs lances scintillant au soleil, gravir les unes après les autres la rampe et assaillir la citadelle. Ils n'auraient plus qu'à attendre le début du massacre.

Avaient-ils vraiment cru qu'une poignée hétéroclite de défenseurs, comptant nombre de femmes et de jeunes enfants, pourrait résister indéfiniment à la puissance écla-

sante de Rome ? Avaient-ils vraiment cru que la forteresse de Massada était imprenable ?

Éléazar savait parfaitement de quoi ses ennemis jurés étaient capables. Trois ans auparavant, il avait été l'un des rares rebelles juifs à pouvoir sortir vivant du carnage auquel s'était livrée l'armée romaine dans sa ville natale, Jérusalem, complètement rasée.

Les Romains avaient également tué un million d'innocents en représailles contre les Juifs qui osaient défier le pouvoir de César. L'armée campait désormais autour de la forteresse de Massada, obéissant aux ordres de Lucius Flavius Silva, gouverneur de Judée, et avait été envoyée ici pour anéantir la dernière poche de résistance.

Les forces de Silva avaient construit un mur d'encerclement de onze kilomètres autour de la montagne pour empêcher les rebelles de s'échapper et les priver de toute aide extérieure. Des tours d'assaut et d'immenses catapultes se dressaient autour du mur. Elles étaient terrifiantes, mais c'étaient la rampe et ce qu'il allait advenir une fois qu'elle serait terminée qui terrorisaient vraiment les rebelles.

— Personne ne peut résister à une telle armée, dit Jean d'une voix chevrotante. Les Romains vont violer nos femmes, massacrer nos enfants sous nos yeux et faire de nous tous des esclaves.

Éléazar ferma les yeux. Il était triste, lui aussi. Il savait déjà ce qu'il lui restait à faire. Plus de neuf cents personnes. En tant que chef, il n'avait pas d'autre choix que de prendre cette décision fatale.

Il se détourna des remparts pour regarder le jeune homme droit dans les yeux.

— Je préfère mourir en homme libre plutôt que de subir ça, dit-il doucement.

— Mais alors, que devons-nous faire ?

— Nous allons remettre nos âmes à Dieu, répondit Éléazar. Tous. Les Romains ne trouveront personne en vie.

Mais avant de s'atteler à cette sinistre tâche, il lui restait un dernier devoir, particulièrement important, à accomplir.

Il posa la main sur sa ceinture et sortit l'épée étincelante qu'il avait emportée quand il avait quitté Jérusalem. Tout en tenant avec déférence la poignée en bronze de ses deux mains, il porta la lame à sa bouche et déposa un baiser sur le métal froid.

— Il faut absolument cacher l'épée, dit-il. Quoi qu'il arrive, elle ne doit pas tomber entre les mains des Romains.

Ils prièrent.

Puis, ils mirent leur tout dernier plan à exécution.

1

Non loin de Millau, Midi-Pyrénées

2 décembre

De nos jours

Par une nuit noire et brumeuse, le père Fabrice Laliqre rentrait chez lui au volant de sa Passat, quand il remarqua la voiture derrière lui. Encore elle !

Tout en conduisant, le prêtre, âgé de cinquante-trois ans, avait repensé jusqu'alors aux longues heures qu'il venait de passer auprès de ses paroissiens, Pierre et Madeleine Robichon, dans le village tout proche de Briande. Il avait tenté de calmer le couple qui venait de se disputer violemment. Un fait dont ils étaient coutumiers.

C'était son devoir de s'occuper des problèmes sociaux et familiaux dans son diocèse. Et Dieu sait que les turbulents Robichon lui avaient à maintes reprises donné du fil à retordre. Certes, quand il les avait quittés, ils étaient calmes, apaisés, la main de la femme dans celle de son mari sur la table de la cuisine, mais qu'il avait fallu batailler, argumenter pour qu'ils se réconcilient enfin ! Les négociations avaient été particulièrement pénibles et fatigantes. De plus, le prêtre était resté beaucoup plus longtemps que prévu.

L'horloge du tableau de bord de la Passat indiquait presque vingt-trois heures. La vallée du Tarn était recouverte d'un lourd voile de brume, et, tandis que le père

Lalique roulait sur les routes de campagne désertes, s'éloignant ainsi de Millau, il avait le plus grand mal à voir où il allait et ne cessait de cligner des yeux. Il était impatient de retrouver son havre de paix, douillet et chaleureux, à la sortie du village de Saint-Christophe où il vivait seul depuis de nombreuses années. Impatient aussi de se verser un verre d'armagnac bien mérité avant d'aller se coucher. L'eau-de-vie l'aiderait peut-être à oublier ses problèmes personnels et l'inquiétude qui le rongait depuis quelques jours.

Fabrice soupira. C'était sans doute uniquement un produit de son imagination. Peut-être les responsabilités qu'impliquait sa tâche finissaient-elles par le déstabiliser. Peut-être devait-il écouter le conseil du Dr Bachelard et prendre une retraite anticipée. Quand un cerveau surmené se mettait à inventer des histoires et qu'on s'imaginait être espionné et suivi, cela signifiait sans doute qu'il était temps de lever un peu le pied.

Ça ne peut être que ça, pensa-t-il tout en enlevant une main du volant pour se frotter le menton. *Je me fais des idées, tout simple...*

La lumière aveuglante des phares derrière lui sembla soudain envahir l'intérieur de la Volkswagen. Le cœur du prêtre se mit à battre la chamade, tandis que l'angoisse le gagnait de nouveau. Il plissa les yeux en regardant dans le rétroviseur pour tenter de distinguer la forme des phares.

Était-ce la Mercedes ? La Mercedes qui, il en était certain, l'avait suivi la veille alors qu'il rentrait chez lui après avoir dit la messe dans l'église de Saint-Affrique. Mais aussi l'avant-veille et le mardi précédent... Il fixa si longtemps le rétroviseur qu'il faillit louper le virage devant lui et dut faire une embardée pour éviter le bas-côté.

— Maudit brouillard, marmonna-t-il.

Pourtant, il parcourait ces routes depuis plus de trente ans et les connaissait par cœur. Il n'allait pas tarder à savoir si on le suivait réellement. Ce n'était plus qu'une question

de secondes... Attention... Oui, c'était là. Il tourna brusquement à droite au carrefour et accéléra autant que son courage le lui permettait, puis fila à toute vitesse sur la route étroite qui le mènerait à Saint-Christophe en un peu plus de temps que le chemin habituel. Il regarda de nouveau dans le rétroviseur. Rien. Les battements de son cœur se calmèrent progressivement. *Et voilà, tu vois ? Tu n'es qu'un idiot.*

Puis, les phares réapparurent dans son rétroviseur et il eut soudain la gorge sèche. Il prit un virage serré à droite, puis un à gauche, s'enfonçant un peu plus dans le dédale des petites routes de campagne. Les phares étaient toujours visibles dans son rétroviseur.

Trop terrifié pour rouler plus vite, Fabrice serra le volant de toutes ses forces. Comme il aurait aimé que la nuit devienne moins épaisse ! Les arbres semblaient surgir devant lui à travers le brouillard. Combien de fois n'avait-il pas parcouru ces bois, enfant, mais aussi adulte, et pourtant, ils semblaient à présent animés d'une énergie sinistre, comme s'ils se resserraient autour de lui, comme s'ils essayaient de refermer leur étreinte sur lui.

Il chercha son téléphone à tâtons et composa un numéro familier. Pas de réponse. Après le bip de la boîte vocale, il se mit à parler précipitamment dans un anglais hésitant à cause de sa panique.

— Simeon, c'est moi Fabrice. La chose dont je t'ai parlé. Je suis sûr que ça recommence. En ce moment, ce soir. Je pense que quelqu'un me suit. S'il te plaît, rappelle-moi dès que possible.

Les phares étaient toujours là, plus près à présent, blancs et aveuglants à travers le brouillard. Et maintenant ? Fabrice envisagea l'espace d'une seconde d'appeler Bernard, le commissaire du coin ; il avait enregistré son numéro personnel. Pourtant, à cette heure, Bernard aurait déjà bien entamé sa bouteille de vin. Peut-être dormait-il déjà à poings fermés devant la télé.

Fabrice pensa alors à son vieil ami, Jacques Rabier, dont la ferme ne se trouvait qu'à un kilomètre, derrière les bois. Tout en laissant échapper un gémissement de panique, il appuya sur l'accélérateur.

Après quelques côtes et descentes impressionnantes, puis une série de virages en épingle à cheveux, il tourna brusquement le volant pour franchir en dérapant le portail branlant et familier de Jacques, puis s'engagea à toute vitesse sur le chemin cahoteux qui menait à la ferme.

L'endroit était plongé dans l'obscurité, les volets étaient fermés. Fabrice coupa le moteur et traversa la cour en trébuchant pour aller frapper à la porte d'entrée.

— Jacques ? cria-t-il.

Pas de réponse. Un chien aboya au loin. C'est alors que Fabrice entendit un autre bruit. Le roulement de pneus gravissant doucement le chemin en terre et le grondement d'un moteur qui ne ressemblait en rien au cliquetis de celui de la vieille camionnette Peugeot 504 de Jacques Rabier.

Lorsque les phares apparurent à travers les arbres, Fabrice s'éloigna à toute vitesse de la ferme et traversa la cour d'un pas lourd en direction de l'immense grange en bois où il avait si souvent joué avec Jacques quand ils étaient enfants.

Il poussa la grande porte et se réfugia à l'intérieur juste à temps. Les phares de la voiture vinrent balayer la cour quelques secondes plus tard. Leur lumière aveuglante filtrait à travers les lattes, éclairant partiellement la grange où il distingua les machines agricoles recouvertes de bâches et la pile de meules de foin contre le mur du fond.

Fabrice n'eut pas vraiment à réfléchir pour trouver une cachette. Enfants, Jacques et lui avaient fait, de l'espace de stockage aménagé sous le sol de la grange, leur repaire qui, en fonction de leurs jeux, faisait office de QG pour leur gang ou de cabine de bateau de pirates. Adolescents, ils y avaient amené une ou deux fois Michelle et Valérie, des

filles du village, pour fumer des cigarettes en cachette ou batifoler innocemment avec elles.

Tandis que Fabrice se dirigeait en titubant vers la trappe, son estomac se noua à l'idée que Jacques ait pu la condamner à l'aide de planches ou qu'il ait pu poser une machine dessus. Mais non, elle était bien là, exactement comme dans ses souvenirs, recouverte d'une fine couche de poussière et de paille. Ses doigts tremblants trouvèrent le bord de la trappe et la soulevèrent. Elle s'ouvrit en grinçant.

L'ouverture lui parut beaucoup plus étroite que dans sa jeunesse. Peinant à faire passer ses épaules carrées, il sentit une douleur désagréable dans la nuque, comme si quelque chose s'enfonçait dans sa peau. La petite croix en argent qu'il portait autour de son cou était restée accrochée à une écharde dans le bois, et la chaîne particulièrement fine s'était cassée.

Mais il n'avait pas le temps de chercher son pendentif maintenant. Fabrice referma rapidement la trappe au-dessus de sa tête et descendit maladroitement l'échelle pour rejoindre le sous-sol plongé dans une obscurité totale. Il était tellement terrifié qu'il arrivait tout juste à respirer.

Quelle situation incroyable ! Lui, Fabrice Lalique, était un représentant de l'Église, particulièrement respecté, pas un criminel en fuite. Il n'avait rien à cacher. Il avait la conscience tranquille et n'avait pas fait le moindre faux pas depuis qu'il était prêtre. Il n'avait aucune raison de fuir qui que ce soit. Pourtant, un instinct primaire, si fort qu'il en sentait presque le goût à travers ses dents serrées, lui disait qu'il était en grand danger.

La porte de la grange s'ouvrit. Des pas résonnèrent au-dessus de lui. Trois hommes, lui semblait-il. Ils se dispersèrent dans le hangar et le parcoururent de long en large. Lorsqu'ils braquèrent le faisceau de leurs lampes torches sur le sol, la lumière s'infiltra par les fentes entre les lattes. Ils inspectèrent la grange rapidement et méthodiquement.

Qui étaient donc ces hommes ? Que voulaient-ils ? Fabrice ravala sa panique, trop terrifié pour oser respirer, convaincu qu'ils n'allaient pas tarder à entendre les battements affolés de son cœur. Il s'enfonça un peu plus dans l'ombre pour échapper à la lumière des lampes torches.

Il sentit quelque chose frôler son bras et faillit laisser échapper un cri. Un rat. Il s'empressa de chasser la créature dégoûtante qui fila à toute vitesse sur une poutre avant de s'enfuir par une grosse fente entre les lattes.

Ses griffes raclèrent le bois. Les hommes au-dessus de lui braquèrent soudain leurs lampes torches vers l'endroit d'où provenait le bruit. Le cœur de Fabrice s'arrêta de battre lorsque les faisceaux s'attardèrent sur la trappe, éclairant les grains de poussière qui retombaient.

Les pas se rapprochèrent.

— Ce n'est qu'un rat, dit une voix.

Fabrice réalisa que les hommes parlaient en anglais.

— Il n'est pas là, allons-y.

Encore tremblant de peur, Fabrice laissa échapper un soupir de soulagement silencieux pendant que les pas s'éloignaient et se dirigeaient vers l'entrée de la grange. Ils partaient. Une fois qu'ils auraient démarré leur voiture, il attendrait encore quelques minutes avant de sortir d'ici. Devait-il reprendre sa Passat ? Partir à pied et appeler la police ? Attendre le retour de Jacques ?

La sonnerie soudaine de son téléphone dispersa ses pensées et rompit brusquement le silence. Il plongea la main dans sa poche et sortit, horrifié, le maudit appareil qui hurlait comme une sirène tandis que ses doigts tremblants cherchaient à tâtons le bouton pour l'éteindre. Le nom de la personne qui cherchait à le joindre apparut sur l'écran : Simeon Arundel.

La sonnerie stridente se tut, mais il était trop tard. Des bruits de pas retentirent sur les lattes en bois au-dessus de sa tête : les hommes étaient revenus en courant dans la

grange. Les faisceaux des lampes s'infiltrèrent de nouveau à travers les fentes. La trappe fut soulevée et une lampe torche instantanément braquée sur son visage.

Le père Fabrice Lalique n'était pas fait pour se battre. Il n'avait jamais eu à se défendre physiquement de toute sa vie d'adulte. Et sa résistance face à ses trois agresseurs forts et déterminés fut aussi faible et vaine que ses cris quand il demanda : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous de moi ? » alors qu'ils le traînaient à travers la grange et jusqu'à la Mercedes qui attendait dehors. On lui prit son téléphone. Des mains puissantes le poussèrent dans le coffre ouvert de la voiture qui se referma brusquement.

Quelques secondes plus tard, Fabrice fut ballotté dans l'espace confiné de la malle quand la Mercedes descendit le chemin cahoteux pour rejoindre la route. Il cogna de toutes ses forces contre le coffre en métal et cria jusqu'à en avoir la gorge irritée. Puis, complètement épuisé, il sombra dans une torpeur désespérée et, à peine conscient des mouvements de la voiture ou du temps qui passait, se recroquevilla dans l'obscurité.

Ce n'est que lorsque le coffre s'ouvrit et qu'il leva les yeux pour regarder les visages qui le fixaient impassiblement qu'il comprit que le voyage s'arrêtait là pour lui. Les hommes le hissèrent hors du véhicule.

Il sentit l'air moite de la nuit sur son front et du béton sous ses pieds. La Mercedes était garée au bord d'une large autoroute vide. À travers le brouillard, qui se répandait comme de la fumée au-dessus de la route, Fabrice vit que sa Volkswagen était arrêtée quelques mètres derrière.

Fabrice scruta le visage de ses agresseurs à la recherche d'une expression, d'un soupçon d'humanité, mais il ne vit rien.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix rauque, le souffle court. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Fabrice identifia rapidement le chef. C'était un homme

au visage émacié, aux yeux vifs et froids. Ses cheveux clairsemés n'étaient pas plus longs que les poils de sa barbe de plusieurs jours sur sa mâchoire. Pendant que les deux autres tenaient Fabrice par les bras, le chef glissa la main dans sa veste noire unie et en sortit un pistolet. Sans dire un mot, il montra le bord de la route avec son arme. Les deux malfaiteurs firent avancer le prêtre de force dans cette direction. Fabrice cligna des yeux et secoua la tête, ahuri, alors qu'ils approchaient du bord de la route. Au-delà, il ne distinguait rien d'autre que le brouillard tourbillonnant.

C'est alors qu'il vit le garde-corps en acier et qu'il sut où il était.

— Oh non ! dit-il. Non, non, non...

Le viaduc de Millau. Le plus haut pont du monde portant une portion de l'autoroute A75 trois cents mètres au-dessus de la vallée du Tarn.

Et on le forçait à avancer jusqu'au bord.

Fabrice se débattit frénétiquement, mais il lui était impossible de résister à la force qui l'entraînait vers l'avant.

— Pourquoi ? demanda-t-il, mais seul un gémissement de terreur presque animal sortit de sa bouche.

Une soudaine rafale dissipa momentanément le brouillard, et il vit brièvement le vide au-dessous de lui. Les piles supportant le tablier se dressaient comme des tours colossales, plus hautes que les flèches des cathédrales. Fabrice se mit à respirer par saccades.

Il était incapable de parler. Il parvint malgré tout à dégager un de ses bras et saisit le métal froid du garde-corps auquel il s'agrippa. Le chef ne dit rien, il se contenta de tendre la main et de desserrer les doigts de Fabrice avec une telle brutalité qu'il en cassa deux.

Fabrice ne sentit même pas la douleur. Elle ne pouvait déjà plus l'atteindre.

Les hommes le poussèrent dans le vide. Le père Fabrice Lalique dégringola, tournoyant dans les airs, son cri s'es-

tompant dans la nuit. Le brouillard l'avait englouti bien avant qu'il n'ait atteint le sol lointain.

Lorsque les hommes firent demi-tour pour aller rejoindre la Mercedes, le chef sortit son téléphone.

— C'est fait, se contenta-t-il de dire.

Il s'installa sur le siège passager. Son collègue qui les avait suivis dans la voiture de Lalique la laissa où elle était, la portière ouverte, la clé sur le contact, puis il monta à l'arrière de la Mercedes.

Au même instant, leurs complices, dans la maison du prêtre, téléchargeaient des fichiers sur son ordinateur : des centaines de mégaoctets de photos complètement illégales. Leur source anonyme ne serait jamais retrouvée et personne ne soupçonnerait que des hommes s'étaient introduits dans la bâtisse.

Les phares de la Mercedes venaient de disparaître dans la nuit, laissant derrière eux la Volkswagen Passat seule sur le viaduc vide lorsque les derniers mots du père Fabrice Lalique furent inventés et envoyés à tous ses contacts :

Mes chers amis,

Quand vous lirez ce message, je serai mort. Je vous demande de ne pas porter mon deuil, car je ne suis pas digne de votre chagrin.

Je ne peux supporter plus longtemps le fardeau de mes péchés. Que Dieu ait pitié de moi pour les choses horribles que j'ai faites.